

certaine distance de la côte méridionale de la baie, on leva l'ancre le 26 décembre. Avant de partir on avait mis les naturels à l'ouvrage pour préparer les matériaux d'une habitation temporaire qu'ils avaient promis d'élever; et afin qu'à notre retour les travaux de la construction définitive ne fussent pas sujets à des délais, le forgeron et deux ouvriers restèrent sur les lieux pour dresser la forge et faire du charbon.

On mouilla dans une grande anse à l'embouchure du Cova-Cova, belle rivière dont les rives sinueuses sont ombragées d'arbres que l'on a la facilité de faire flotter jusqu'à la mer après les avoir coupés. Profitant de l'occasion de voir une portion considérable de l'intérieur du pays, j'allai avec M. Marsden et M. Kendall rendre visite à Tarra, chef puissant, auquel appartient le canton où nous devons prendre notre cargaison. Les missionnaires avaient fait sa connaissance à l'époque de leur premier voyage, et il était très-intéressant de cultiver son amitié.

Ayant débarqué au village de Corroradiki, nous avons trouvé Tarra assis à terre: il paraissait âgé de soixante-dix ans; mais il avait encore l'air très-vigoureux: on aurait cru à ses manières aisées et aimables voir un patriarche. Il nous reçut de la manière la plus cordiale, et nous ayant fait placer à côté de lui, nous dit qu'il avait craint un

moment que nous ne quittassions l'île sans venir chez lui. Il était évidemment jaloux de notre intimité avec Douaterra, dont la tribu nourrissait une inimitié invétérée contre la sienne. Il avait perdu l'usage de ses yeux; mais cet accident ne lui avait rien enlevé de sa bonne humeur ni de sa sérénité. Il nous régala de pommes de terre, et fit porter à notre canot ce que nous n'avions pas mangé.

Nous avons ensuite visité son champ de froment; il était en épi et en très-bon état: il provenait de semences que les missionnaires lui avaient données. Je dois observer ici que cette île est très-favorable pour la culture de toutes les céréales de l'Europe. Ce serait pour les naturels une ressource bien préférable à la racine de fougère qui forme aujourd'hui la base de leur nourriture; en même temps ils prendraient pour se la procurer l'habitude de travailler à la terre. Tarra avait aussi reçu des missionnaires des pois et des noyaux de pêche; les pois étaient en fleur; un pêcher vigoureux croissait au milieu de ces jeunes plantes; enfin un coq et une poule avaient été ajoutés aux autres présents: nous étions empressés de savoir ce qu'ils étaient devenus. La jeune et jolie femme de ce vieux chef parlait passablement anglais, résultat de ses liaisons intimes avec des capitaines. Elle nous raconta que la poule avait été par punition envoyée dans l'inté-

rieur du pays pour n'avoir pas voulu couvrir ses œufs après les avoir pondus ; mais sans doute le pauvre oiseau , fatigué de la curiosité indiscrete des sauvages qui , d'après le témoignage de leur compatriote , voulaient sans cesse regarder les œufs , avait abandonné son nid. Quant au coq , il avait commis un délit bien plus grand : il n'aimait à se percher que sur le faite d'un petit bâtiment qui était *tabou*, c'est-à-dire consacré , et par conséquent interdit aux attouchemens de toute créature ailée ou non ailée. Son obstination à se jucher dans cet endroit scandalisa tellement les naturels , qu'après l'avoir chassé à plusieurs reprises , ils l'envoyèrent aussi en exil pour expier son sacrilège.

Nous étions très-satisfaits de notre visite : le plaisir qu'elle nous causait fut un peu diminué le lendemain par la vue d'un des plus tristes spectacles qui pouvait frapper nos yeux. Quelle leçon terrible pour les hommes qui offensent les lois de leur patrie ! Deux misérables , exténués et mourans de faim , vinrent à bord , et se remirent à notre discrétion pour être transportés comme prisonniers à Port-Jackson. Les missionnaires reconnurent ces spectres ambulans pour deux condamnés qui avaient déserté d'un navire à son dernier voyage à la Nouvelle-Zélande. Ils s'étaient sauvés dans les bois , comptant sur l'hospitalité

des sauvages pour subsister. Leur triste état annonçait qu'ils s'étaient trompés : ils n'avaient pour vêtement qu'une vieille natte nouée autour des reins. Les naturels n'avaient voulu leur donner à manger qu'à proportion du travail qu'ils feraient. Peu enclins à prendre de la peine , et craignant la férocité de leurs hôtes , qu'ils avaient d'abord choqués par des airs de hauteur , ils s'étaient retirés dans une caverne solitaire , n'ayant pour toute nourriture que des racines de fougère et ce qu'ils pouvaient se procurer.

D'ailleurs les sauvages avaient de grandes préventions contre eux. A l'instant où l'on s'était aperçu de leur fuite , l'on avait offert une récompense à quiconque les arrêterait , en faisant connaître en même temps que c'étaient des voleurs qui avaient été déportés pour leurs crimes. Quoique cet avis n'eût pas leur prise pour résultat , cependant il souleva contre eux l'esprit des naturels. Ceux-ci , bien qu'ils ne se fassent aucun scrupule de voler quand ils en ont l'occasion , emploient comme une grande injure le mot de *toungata-tihi* ou larron.

Mais les deux fugitifs , assaillis de terreurs continuelles dans leur retraite , pensèrent qu'ils feraient mieux pour éviter d'être égorgés de se mettre sous la protection de Topi , frère de Tarra. Il les reçut avec beaucoup de bonté , et leur garantit leur sûreté ; mais il stipula en même temps

qu'ils ne resteraient pas oisifs. Ils souffrirent extrêmement de la répugnance des cuisiniers de Tarra qui retenaient une partie de leur nourriture ; ils ne recevaient leur ration complète que lorsque ce chef était présent : elle consistait en poisson sec, en pommes de terre, et surtout en racine de fougère. Quoique les cochons fussent abondans, l'on n'en tuait que dans quelques circonstances. Un de ces deux malheureux, qui était tailleur de profession, fut moins à plaindre que son compagnon. Ayant avec lui des ciseaux, il se rendit utile aux naturels en leur coupant les cheveux : c'était le tondeur de la tribu. Quoique l'on n'oubliât pas son crime, cependant ce service lui faisait quelquefois obtenir des douceurs. Toutefois en arrivant à bord, ils avaient l'air aussi affamés l'un que l'autre.

Nous étions assurés de l'amitié de Tarra. Nous nous sommes embarqués, M. Marsden, M. Kendall, M. Hall et moi, pour aller visiter la forêt où l'on devait couper les arbres dont nous avions besoin. Le Cova-Cova, que nous avons rencontrés à la distance de dix milles de son embouchure, pourrait être sans beaucoup de peine rendu navigable pour de petits navires. Tokoki, chef de ce canton, nous reçut avec des marques évidentes de plaisir : c'était le naturel de cette île le plus robuste et le mieux fait que j'eusse vu jusqu'alors.

Il connaissait l'objet de notre venue, et nous promit de nous mener dans un endroit où il y avait beaucoup de bois. Tout ce terrain était nu, et à l'exception des parties marécageuses, le terrain y était excellent. On cultivait abondamment les pommes de terre et les patates dans les environs du village.

Accompagnés de Tekoki, nous avons encore remonté le fleuve deux milles plus haut, jusqu'à un endroit où il se partageait en deux bras. On mit pied à terre : la forêt était tellement embarrassée de broussailles que l'on n'aurait pas pu y pénétrer, si les naturels n'y avaient pas d'avance pratiqué un sentier très-sinueux. Les arbres n'étaient pas assez grands ; je n'y vis pas de pins : il y en avait qui paraissaient excellens pour les ouvrages de tour. Sur l'autre rive au contraire s'élevaient des pins qui avaient jusqu'à quatre-vingts et cent pieds de hauteur sans une seule branche ; aucun n'avait plus de six à sept pieds de circonférence : comme ils étaient sur le bord de l'eau, on pouvait les faire flotter jusqu'à la mer sans grande difficulté.

Nous conclûmes notre marché avec Tekoki. Il fut convenu qu'il ferait abattre des arbres par ses gens. Nous lui offrîmes une grande hache dont il fut très-content. De notre côté nous ne fûmes pas moins satisfaits de l'accueil amical des natu-

rels, et de l'aspect général du pays, qui partout était verdoyant et boisé. Avec quelle ardeur j'aspirais en idée au moment où la civilisation mettrait les naturels à même de profiter des avantages que la Providence leur avait départis!

Une croix que nous aperçûmes sur une des collines les plus hautes ayant excité notre curiosité, un chef nous apprit qu'elle servait pour y exposer les corps des voleurs. Après qu'on les a mis à mort, on les enveloppe dans leurs habits, et on les enterre pour quelques jours; ensuite on les retire de terre, et on les place sur cette croix pour que leur vue effraye quiconque serait tenté de commettre un crime semblable. Il est assez singulier que ces sauvages aient adopté, pour punir le vol, la peine du gibet, qui est de même en usage chez quelques nations de l'Europe, et que des raisonneurs ont regardé comme le signe visible de la civilisation.

Le lendemain en allant rendre visite à un autre chef, nous vîmes un grand nombre de naturels occupés à haler à terre un filet immense qui était rempli de poisson. Ils en échangeaient avec plaisir contre des clous. Les rivages des anses sont partagés en différentes portions par des piquets qui marquent les limites assignées à chaque tribu pour pêcher: les outre-passer serait s'exposer au ressentiment de toutes les autres; car ce serait violer

le pacte général. Les filets, beaucoup plus grands que ceux dont on se sert en Europe, sont faits de phormium non peigné; un seul occupe quelquefois tout un village. Les anses et les baies sont extrêmement poissonneuses. Ces insulaires savent conserver pour l'hiver le produit de leur pêche. Ils fendent le poisson dans sa longueur, en enlèvent l'arrête, et le font sécher au soleil.

Quoique nous fussions au milieu de l'été de ces climats, le 1^{er} janvier 1815 fut un jour extrêmement pluvieux, et le vent qui soufflait de l'ouest avec violence dura presque toute la journée. C'était la première fois que nous avions à nous plaindre du temps depuis notre arrivée sur les côtes de l'île; et ce changement désagréable nous surprit d'autant plus, que nous nous attendions au contraire, d'après la saison, à une continuité de beaux jours. Heureusement pour nous notre navire était mouillé dans un endroit parfaitement en sûreté contre la tempête. S'il eût été en dehors, le long de la côte, il eût été probablement brisé en pièces. Toutefois il éprouva une agitation constante par le mouvement extraordinaire des vagues, et l'effet en fut si pénible pour la plupart des passagers, que nous préférâmes aller à terre, et chercher un abri précaire contre la pluie parmi les rochers, plutôt que de rester à bord.

Le temps reprit sa sérénité ordinaire le 2. Nos

courses à terre et les visites de nos amis lés insulaires recommencèrent. Nous avons fait connaissance, entre autres, avec un chef qui avait pris le nom de Pomarri, d'après celui du roi de Taïti, dont il avait entendu parler. C'est un usage assez commun parmi les naturels de cette île. Il vint déjeuner avec nous le 4 : il était avec Tarra, chef d'un rang bien plus distingué. Celui-ci mangeait d'une manière toute particulière : il prenait d'abord dans son assiette le riz avec la cuiller, puis le mettant dans sa main le portait ainsi à sa bouche ; de même en buvant le thé, il le versait dans sa main et l'avalait ensuite, s'abstenant scrupuleusement de toucher de ses lèvres les vaisseaux qui contenaient les mets ou les boissons. Je lui représentai qu'il était bien plus commode de faire comme les autres ; il me répondit d'un air piqué qu'il ne le pouvait, parce qu'il était ériki, et que tout ce qui éprouvait son contact devenait tabou ; tandis que Topi et Pomarri n'étant que coukis, il leur était loisible de manger à notre manière. L'expression dédaigneuse dont il venait de se servir pour désigner Pomarri, qui maniait son couteau et sa fourchette avec toute la dextérité d'un Européen, choqua si fort l'orgueil de celui-ci, lorsque je la lui adressai en riant pour éprouver son caractère, qu'il cessa de nous copier pour imiter Tarra ; mais il n'était pas invulnérable aux

traits du ridicule, et nos plaisanteries l'eurent bientôt ramené à notre manière de manger.

Les égards particuliers que l'on montrait à Tarra donnaient lieu de penser qu'il était considérablement élevé au-dessus des autres chefs de cette partie de la baie ; mais je ne pus savoir exactement jusqu'à quel point ils reconnaissaient son autorité. D'après mes observations sur l'état de la société parmi ces insulaires, il me semble qu'ils vivent sous une espèce de régime féodal, assez semblable à celui qui régnait il n'y a pas très-long-temps en Ecosse. Les érikis requèrent en temps de guerre le service des chefs inférieurs. Je n'ai pu m'assurer si ces derniers tiennent leur terre à cette condition. La partie de la Nouvelle-Zélande comprise entre les Cavallès et le fleuve Thames est soumise à trois érikis qui sont, en allant du nord au sud, Kangheroa, Tarra et Choupah. Je crois qu'en beaucoup de cas leur autorité sur les petits chefs n'est que nominale ; car les différentes tribus se font la guerre les uns aux autres sans consulter leurs érikis, et en beaucoup d'autres occasions agissent sans attendre leurs ordres. Il est donc probable que les chefs subalternes ne tiennent pas leurs terres des érikis comme fiefs, et conviennent simplement, de leur plein gré, de reconnaître leur pouvoir, auquel ils n'obéissent qu'autant que cela convient à leur ca-

price ou à leurs intérêts. Plusieurs chefs ont une suite nombreuse de gens qui leur sont entièrement dévoués et soumis, et prêts à sacrifier leur vie pour eux en toute occasion.

Les érikis ne vont pas eux-mêmes à la guerre ; chacun à son général, ou homme de combat, qui est ordinairement un de leurs proches parens. Il ordonne à son gré toutes les opérations de la guerre, et fait tous les préparatifs nécessaires pour les cas d'urgence. Il marche à la tête de l'armée, et ne quitte son poste que lorsque le sort de la bataille est décidé. L'ériki étant ainsi débarrassé des affaires de la guerre, se livre ordinairement aux soins de l'agriculture, et dirige l'administration de son territoire. C'est ce que fait Kangheroa, qui a Choungi pour généralissime, et Tarra, qui réunit le caractère de prêtre à celui de chef, laisse le soin du militaire à son frère Topi, qui s'acquitte à merveille de ses fonctions.

Le pouvoir des chefs est généralement absolu: ils peuvent disposer des biens et de la vie de leurs sujets. Dans quelques territoires il est soumis à certaines restrictions, et réglé par l'opinion publique. C'est ainsi qu'à Rangihou plusieurs coukis possèdent des terres qui descendent à leurs enfans, sans que le chef puisse les leur enlever; mais tout ce qui concerne l'économie politique de ce

peuple est enveloppé de tant d'obscurités, qu'à moins de connaître parfaitement leur langage, il est impossible de rien dire de satisfaisant sur ce sujet.

Les érikis de l'intérieur ont vraisemblablement plus de pouvoir que ceux de la côte maritime; du moins leur suite est plus nombreuse, et on les traite avec plus de marques de distinction. Ils sont toujours portés sur les épaules de leurs domestiques, dans une espèce de litière; mais tous les érikis ont un orgueil égal. Ils regardent avec une hauteur extrême tous ceux dont le rang est inférieur au leur, ne les considérant que comme des créatures abjectes, nées uniquement pour obéir à leurs ordres absolus. Je dois toutefois leur rendre la justice de dire qu'ils ne traitent jamais leurs sujets avec cruauté, et que jamais leur fierté ne les porte à des actions rigoureuses ou tyranniques. Quoiqu'ils affectassent en notre présence de déployer leur grandeur et de nous en entretenir avec une vanité ridicule, ils laissaient les gens du commun parler et agir en leur présence comme s'ils étaient absens. Tout ce que ceux-ci font pour leurs maîtres semble être l'effet de la bonne volonté; car ils s'en acquittent toujours gaiement.

Les chefs sont plus beaux hommes que les gens de la classe inférieure, ce qui peut être attribué à ce qu'ils ne travaillent pas, et n'endurent aucune

fatigue de corps ni d'esprit. Tous leurs parens du sexe masculin portent le titre de *roungatidas*, et ont ordinairement des domestiques à eux : ils se marient avec des femmes du même rang ; les individus de cette classe, n'importe leur sexe, ne peuvent contracter des alliances avec les coukis. Les chefs et les *roungatidas* qui peuvent entretenir plus d'une femme, profitent ordinairement de la faculté d'en avoir plusieurs ; mais toutes, excepté la principale, étant généralement obligées de s'occuper de travaux manuels, je pense que les chefs les prennent plutôt pour leurs services dans le ménage, que pour les charmes de leur personne, ou l'agrément de leur société. Ce ne sont réellement que des servantes très-occupées. Leur parure seule les distingue des femmes du commun.

Les chefs subalternes, malgré leur fierté, venaient dans leur pirogue le long du bord pour nous vendre les objets dont ils pouvaient disposer. J'avais souvent entendu parler de l'habileté de ces hommes pour le trafic : j'avoue qu'elle me surprit ; ils mettraient en défaut le marchand européen le plus retort ; ils ont une adresse et un sang-froid capables de dérouter ceux qui n'y sont pas accoutumés : ils calculent si bien que, s'il doit y avoir une dupe dans le marché, ils ne courent certainement pas le risque de le devenir. Toutefois, malgré leur subtilité, nous ne perdions plus

dans nos échanges avec eux ; car pour une hache qui valait dix shillings, nous obtenions trois soles, qui à Port-Jackson se vendraient huit livres sterling. Mais les choses n'ayant de prix qu'à raison de leur rareté, ce bois était pour eux bien moins précieux que la hache ; donc ils gagnaient dans leur négoce avec nous.

Ils étaient d'ailleurs d'une bonne foi exemplaire. Un insulaire dans sa pirogue déployant une très-belle natte de guerre qu'il voulait vendre, je l'appelai et lui dis que je lui donnerais une hache en échange ; il y consentit, et je descendis dans la chambre pour en prendre une. Sur ces entrefaites, quelqu'un du bord, ignorant ce marché conclu, montra une grande hache à ce naturel, et lui demanda sa natte ; mais celui-ci répondit qu'elle était vendue ; ne m'ayant jamais vu, il ne put dire à qui. Cependant pour le faire comprendre, il mit ses doigts devant ses yeux, afin de représenter mes lunettes ; cette pantomime fit aussitôt deviner que j'étais l'acheteur. Quoique cette natte fût une curiosité qui méritait d'être conservée, cependant j'eus moins de plaisir à la posséder qu'à voir l'exactitude scrupuleuse de cet homme à tenir sa parole.

Pomarri montrait une avidité choquante. Ayant un jour jeté un œil de convoitise sur un ciseau qui appartenait à un des missionnaires, il lui of-

frit du poisson d'un air si désintéressé et si amical, que celui-ci crut que c'était un don fait gratuitement, le reçut comme tel, et le remercia beaucoup de son obligeance. Pomarri, qui n'avait pas eu la prétention d'être généreux sans profit, attendit que le poisson eût été mangé, et demanda le ciseau en retour. Le missionnaire le lui refusa, parce que la valeur en était trop considérable relativement à l'autre objet. Irrité au dernier point, il tomba dans un accès violent de colère, montra par les injures qu'il vomit combien il était offensé du mauvais succès de son plan, et déclara qu'à l'avenir il n'apporterait plus rien. Il essaya le même stratagème auprès d'un autre de nos compagnons; il échoua également, parce que l'on connaissait son caractère, et que l'on savait qu'il demanderait dix fois la valeur de son prétendu présent. Il faut avec ces peuples faire son marché d'avance, et en expliquer bien clairement les termes, ensuite ne s'en écarter en rien. Instruits de ce qu'ils ont droit d'attendre, ils ne demandent rien de plus; mais si l'on n'est pas convenu des conditions, ils augmentent le prix de leur marchandise bien au-delà de sa valeur réelle, et sont toujours mécontents quand on s'en tient à celle-ci. Une fois les clauses bien arrêtées, ils ne s'informent pas si elles leur sont avantageuses ou préjudiciables; ils les accomplissent avec la plus

stricte ponctualité, même quand ce serait décidément contre leurs intérêts.

Pomarri était d'un caractère très-extraordinaire. Il fut de tous les chefs celui qui nous procura le plus de bois de charpente: jamais je n'ai vu d'homme doué au même degré du génie des affaires mercantiles; il se connaissait très-bien en marchandises d'Europe, et jugeait à merveille la qualité d'une hache. Les autres chefs ne l'aimaient pas, et il méritait d'être détesté de tout le monde. Mais nous avons eu occasion de remarquer plus d'une fois que tous ces chefs sont très-enclins à se calomnier les uns les autres; leur témoignage ne peut donc être reçu qu'avec une précaution extrême. Douaterra nous dépeignit Pomarri comme très-querelleur, et si adonné au larcin, qu'il volait ses voisins quand il en trouvait l'occasion; toujours il était brouillé avec quelque tribu. Il nous raconta que récemment Pomarri avait fait une incursion sur son territoire sans la moindre provocation, et avait tué six de ses sujets, dont il avait dévoré les corps; les têtes même n'avaient pas échappé à son horrible glotonnerie: il avait commencé par les placer au bout d'une baguette pour les faire rôtir.

Douaterra ajouta que George avait dit qu'il était disposé à se conduire amicalement envers notre vaisseau, dans le cas où il mouillera dans son